

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 22 juillet 1783

Auteur : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitIl est très fâcheux de se trouver assujetti à la fêrule des médecins...

RésuméLe médecin de D'Al. est un charlatan, la gravelle et les hémorroïdes n'ont rien en commun. D'Al. aurait été guéri en trois mois à Berlin. Nouveaux troubles en Orient. Exemples d'abdication chez les souverains.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire83.32

Identifiant971

NumPappas1978

Présentation

Sous-titre1978

Date1783-07-22

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXV, n° 271, p. 256-257

Lieu d'expéditionPotsdam

DestinataireD'Alembert
Lieu de destinationParis
Contexte géographiqueParis

Information générales

LangueFrançais
Sourceimpr.
Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné
Auteur(s) de l'analyseNon renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification
le 20/08/2024

271. A D'ALEMBERT.

Le 22 juillet 1751.

Il est très-fâcheux de se trouver assujéti à la fiente des médecins, et de se rendre l'esclave de leurs idées fantasques. Pour ôter ce joug, il faut se donner la connaissance de leur art; qui suit les contraires ou devient par le joint de leur ignorance. Vous savez que de tout temps j'ai été le très-humble admirateur de la nation française; néanmoins, quelque prévenu que je sois en sa faveur, j'ose soupçonner votre avorton d'Hippocrate de se déterminer avec légèreté ou avec ignorance pour les remèdes qu'il vous prescrit. Il s'est mépris dans son jugement; il a confondu des maladies entièrement différentes par leurs symptômes. La gravelle diffère autant des hémorrhoides que les autriches des péguens. Admirez l'indulgence avec laquelle vous continuez à cultiver votre santé et votre vie aux mains de ce charlatan. Veuille le ciel que vous n'en deveniez pas la victime!

Dans nos climats septentrionaux, les hémorrhoides sont très-communes, et nos médecins ont à fond étudié cette maladie. Si vous étiez tombé entre les mains d'un docteur plus habile, vous auriez été guéri au moins de trois mois; non que ce mal puisse être entièrement déraciné, mais on aurait dirigé le cours du sang dont la nature veut se dégager par le canal usité où les veines hémorrhoidales abouissent. Nos médecins, qui auparavant s'étaient fait circonspects depuis qu'on s'est moqué d'eux à différentes reprises, ne vous proposeraient aucun remède, à moins qu'ils n'eussent au détail exact de vos maux et de leurs symptômes; s'ils agissaient autrement, ils mettraient leur réputation au hasard, de sorte qu'il leur faut le *status morbi* du patient, pour éprouer de quelles langues ils l'emprisonneront.

Ceci vous aînche de bien plus près que les innocens troubles qui s'élevèrent en Orient, et dont Dieu sait quelle sera l'issue. Depuis l'abolition de Charles-Quint, nous avons vu la reine Christine l'instaurer; Victor-Amédée a suivi cet illustre exemple. Schah Guérat veut partager cette même gloire avec eux. Vous conviendrez par conséquent qu'il est des souverains dérangés

des grandeurs de ce monde, philosophes sans le savoir.⁶ Si jamais il me vient en tête d'imiter Douys de Syracuse, je me sens trop ignorant pour me faire comme lui maître d'écouter; je me bornerai à devenir souffleur dans quelque troupe de comédiens; il en sera ce qu'il plaira au ciel, je n'en ferai pas moins de vœux pour votre conservation. Sur ce, etc.

272. AU MÊME.

Le 30 septembre 1753.

Le baron d'Escherny, que je ne connais point, et qui a été bourgeois de Neuchâtel à quarante-crois par an, avec caractère de ministre d'État de la principauté, m'a fait remettre votre lettre, de moi fort ébahi qu'il vous ait laissé malade et souffrant. Peut-être la nature veut-elle, sur la fin de nos jours, nous dégoûter de la vie, pour nous faire sortir de ce monde avec moins de regret. Je suis toutefois touché d'apprendre vos souffrances, et je souhaitais que vous vous fussiez servi des remèdes de nos écoles germaniques, accoutumés à traiter la maladie dont vous souffrez, dont presque tout le monde est atteint chez nous.

Si par *leçons de la philosophie en général* toutes les matières que l'esprit humain n'a pu approfondir, et sur lesquelles l'esprit systématique s'est exercé, on fournira sur ce sujet un livre volumineux au double de l'*Encyclopédie*. Il me semble que l'homme se plutôt fait pour agir que pour connaître;⁷ les principes des choses se découvrent à nos plus persévérantes recherches. Nous passons la moitié de notre vie à nous débarrasser des erreurs de nos yeux; mais nous laissons en même temps la vérité au fond de son puits, dont la postérité ne la tirera pas, quelques efforts qu'elle fasse. Jouissons donc sagement des petits avantages qui

⁶ Ces mots font peut-être allusion au *Philosophe sans le savoir*, joué en 1752 et en prose, par Michel-Jean Sebban, représenté jusqu'à présent jusqu'à décembre 1752.

⁷ Voyez t. X, p. 372; t. XXI, p. 161; t. XXII, p. 282; et t. XXV, p. 227, 228.